

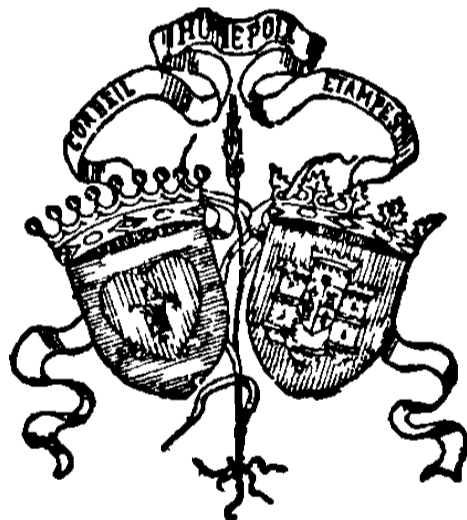
BULLETIN  
DE LA SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE  
DE CORBEIL  
D'ÉTAMPES ET DU HUREPOIX

14<sup>e</sup> Année — 1908

---

2<sup>e</sup> LIVRAISON

---



5997

PARIS  
ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS  
LIBRAIRES DES ARCHIVES NATIONALES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES  
Rue Bonaparte, 82  
—  
MCMVIII

# LA MARQUISE DE POMPADOUR

## AU CHATEAU D'ÉTIOLLES

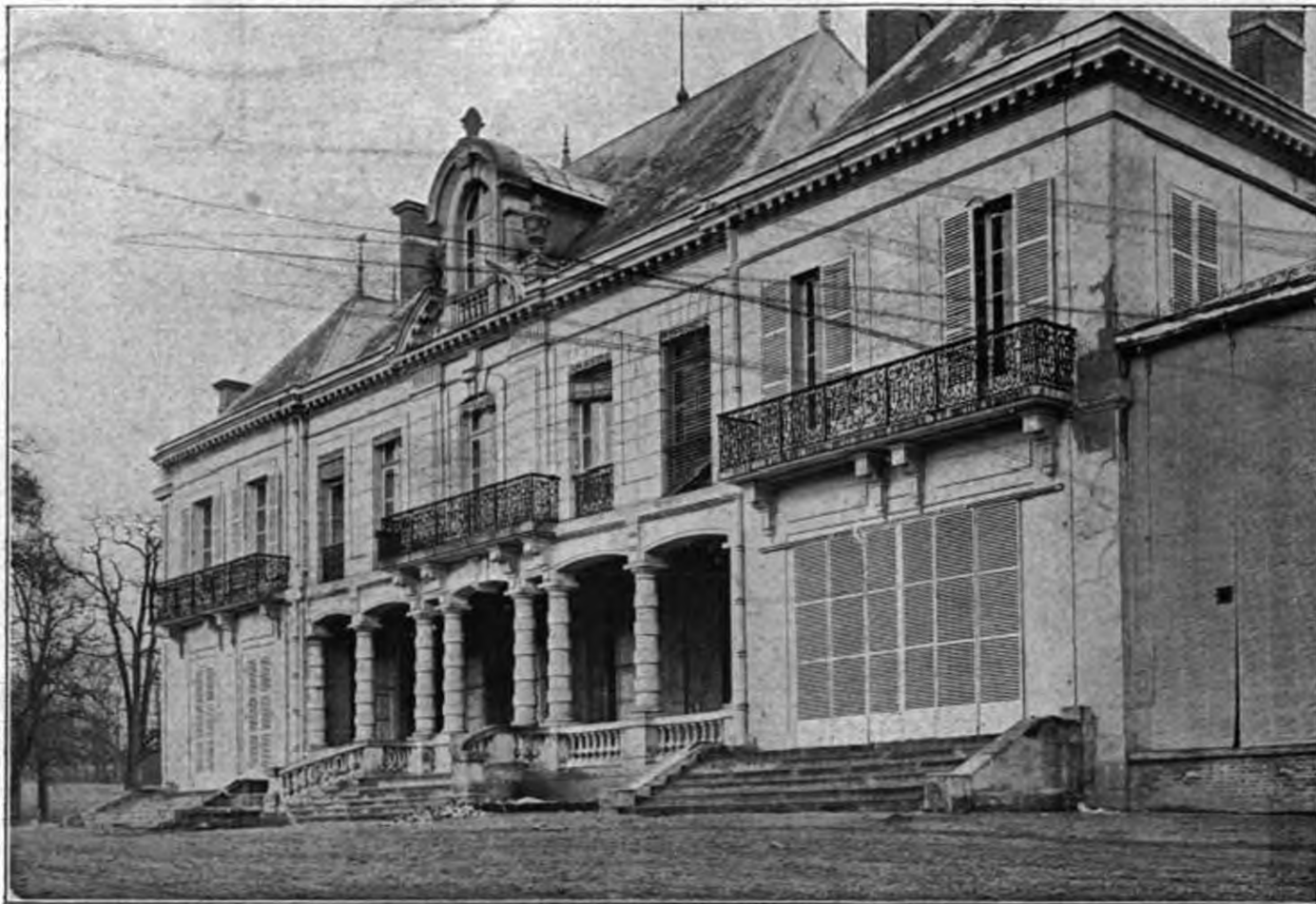
---

Les environs de Paris étaient autrefois peuplés de châteaux qui furent habités par des personnages, illustres à des titres divers. Chaque village avait son château qui n'était le plus souvent que l'ancienne demeure seigneuriale où s'étaient succédé, pendant des siècles, les générations des familles qui avaient jadis possédé ces seigneuries. En outre du château proprement dit, il y avait, dans beaucoup de ces localités, des propriétés moins importantes, dénommées maisons de campagne, où la bourgeoisie aisée de Paris venait passer la belle saison.

Tout cela est bien changé aujourd'hui : les conditions de la vie ne sont plus les mêmes, la mode a aussi sa part dans ce changement. Les chemins de fer ont amené une révolution dans les habitudes des classes riches ; l'automobilisme a encore accentué cette nouvelle manière de vivre : on voyage, on va à la mer, à la montagne, aux stations balnéaires, voire même à l'étranger, et l'on déserte les villégiatures d'autrefois, qui entraînaient de grosses dépenses, il est vrai, et n'offraient pas le charme du changement, qu'apportent les déplacements faciles de notre époque.

Il en résulte que les grandes propriétés d'autrefois changent de maîtres, par succession ou autrement, que des spéculateurs s'en emparent, démolissent les châteaux, rasent les grands parcs et en vendent les terrains par lots.

Les villages en tirent peut-être profit, car là où il y avait un château entouré d'un grand parc, on voit maintenant de nombreuses maisons habitées par des petits rentiers ou des commerçants



Château d'Étiolles (Façade principale)

*Cliché Frazer.*

de Paris, dont les familles viennent ainsi à la campagne pendant la belle saison, tandis que le chef de la famille prend le train chaque matin pour aller à ses affaires et revenir le soir auprès des siens.

La région sud de Paris possédait beaucoup de ces grands domaines, illustrés par la qualité de ses habitants ; la plupart ont disparu, il n'en reste que le souvenir. Saluons pendant qu'il existe encore, mais pas pour longtemps peut-être, le beau château de Petit-Bourg, déjà bien diminué, et où brillèrent d'un vif éclat Madame de Montespan, le duc d'Antin, Pierre I de Russie, et qui fut à plusieurs reprises honoré par la visite de Louis XIV.

En face, séparé seulement par la Seine, on voit le château d'Etiolles qui va disparaître à son tour, et qui eut, au XVIII<sup>e</sup> siècle, une brillante période de splendeur et une notoriété qui dura jusqu'à nos jours, car il fut le séjour de M<sup>me</sup> de Pompadour, la grande favorite de Louis XV. Ce château vient d'être vendu, la démolition en est commencée, mais le parc est réservé par son propriétaire pour en faire un rendez-vous de chasse.

C'était là l'ancien logis seigneurial d'Etiolles, qui datait de fort loin, et sans vouloir remonter jusqu'à saint Louis, où pour la première fois on signale un seigneur d'Etiolles, on peut citer avec certitude M. Levasseur, receveur général de la ville de Paris ; une gravure d'Israël Silvestre (XVII<sup>e</sup> siècle), montre le château d'Etiolles, *appartenant à M<sup>r</sup> Levasseur*.

Après ce dernier, le château passa dans la famille de Bailleul qui possédait déjà la seigneurie de Soisy-sous-Etiolles. Le premier fut Nicolas de Bailleul, ministre d'Etat et Prévôt des Marchands, qui mourut en 1662 et dont le tombeau est dans l'église de Soisy-sous-Etiolles ; son fils, le Président à mortier, Louis Dominique de Bailleul, lui succéda dans les seigneuries de Soisy et d'Etiolles, et, après lui, vient Nicolas Louis de Bailleul, également Président à mortier, qui mourut sans laisser de postérité.

La seigneurie d'Etiolles passa ensuite à M. Jude, capitaine des gardes, qui le revendit à messire Charles François Paul le Normant de Tournehem (1), fermier général et directeur général des bâtiments du Roi. Celui-ci était célibataire, il mourut en 1751, laissant son domaine d'Etiolles à son neveu, Charles Guillaume le Normant

(1) Tournehem, petite localité de l'Artois.

d'Etiolles, celui là même qui avait épousé, en 1741, Jeanne Antoinette Poisson, née à Paris, rue de Cléry, en 1721, qui devint Marquise de Pompadour en 1745, et joua le grand rôle que l'on sait, comme favorite reconnue du roi Louis XV. Son père, François Poisson, ancien commis des frères Pâris, avait épousé, en 1718, Louise Madeleine de la Motte, fille du boucher des Invalides ; il succéda à son beau-père dans son commerce et fit en même temps des spéculations sur les blés, mais ayant voulu, par des moyens douteux, augmenter par trop ses bénéfices, il advint qu'en 1727, ses comptes ayant été examinés de près, il fut reconnu que lui, Poisson, se trouvait être redevable envers le trésor d'une somme de 432.430 livres ! Il passa alors à l'étranger pour éviter une arrestation.

Ses biens furent confisqués, tant ceux de Nogent-l'Artaud et de Lucy-le-Bocage (1), qu'une maison située à Paris, rue Saint-Marc, qu'il avait acquise en février 1726. Cependant sa femme, jolie et intrigante, parvint à sauver le tout : elle se fit attribuer les biens de Nogent et de Lucy en remboursement de sa dot, en invoquant son contrat de mariage, en date du 6 octobre 1718. Quant à la maison de la rue Saint-Marc, on ne put la saisir parce qu'il fut prouvé qu'elle avait été payée, non des deniers de François Poisson, mais de ceux de M. Wederkop, chambellan et envoyé extraordinaire du roi de Danemark : c'était un ami de Mme Poisson.

La petite Jeanne Antoinette avait alors six ans ; elle vécut avec sa mère jusqu'en 1733, époque où son père (selon la loi), par la protection de l'Ambassadeur de France à Hambourg, obtint de rentrer en France sans être incarcéré.

Le domicile où il vint rejoindre sa femme était un bel immeuble situé rue de Richelieu, qui existe encore aujourd'hui et est occupé, au n° 50 de cette rue, par l'*Hôtel de Strasbourg*. François Poisson n'avait rien déboursé pour l'achat de cette belle maison ; elle avait été payée des deniers de Pâris de Montmartel, pour lequel Madame Poisson avait eu tant de bontés, disait-on tout bas, qu'on croyait partout que la petite Jeanne Antoinette pouvait bien être sa fille, à moins cependant qu'elle ne fût celle d'un autre familier de la maison, le fermier général le Normant de Tournehem ; et les probabilités étaient plutôt en faveur de ce dernier, car il agissait envers

(1) Non loin de Château-Thierry (Aisne).

cette jeune fille comme s'il n'en doutait nullement, l'élevant sous ses yeux, et la mariant, en 1741, à son neveu Charles Guillaume le Normant, auquel il laissa tous ses biens, ainsi que nous l'avons vu plus haut. C'est dans cette belle maison de la rue de Richelieu qu'eut lieu ce mariage, qui fut célébré à Saint-Eustache.

Peu d'années après, la petite Antoinette Poisson, alors Madame d'Etiolles, était devenue toute-puissante, et son père (légal), voulant profiter de cette faveur inespérée, demanda la révision du compte qui l'avait obligé à prendre la fuite en 1727. On ne tarda pas à lui donner satisfaction pleine et entière, et il se trouva alors, chose étonnante ! qu'au lieu d'être le débiteur envers le trésor royal d'une somme de 432.430 livres, ainsi qu'il avait été jugé en 1727, c'était au contraire ce même trésor qui était redevable envers lui, François Poisson, d'une somme de cent mille livres !

Ce succès ne lui suffisant pas, notre homme sollicita des lettres de noblesse qui lui furent accordées pour *services rendus dans la fourniture des vivres* !

Et ce même Poisson, poursuivi autrefois pour malversation dans ces mêmes fournitures, touchait, le 2 août 1747, les 100.000 livres que le trésor royal reconnaissait lui devoir, il en donnait quittance en signant : « Messire François Poisson, écuyer, seigneur de Vandières et de Lucy ».

Elle est curieuse l'histoire de cet aigrefin, que le peuple, par ironie, appelait le *Marquis d'avant-hier* !

Sa fille, Madame d'Etiolles, était alors à l'apogée des honneurs et de la puissance ; depuis 1745, elle avait échangé son nom de Madame d'Etiolles contre le titre, plus ronflant, de Marquise de Pompadour. D'où venait ce titre ? on va le voir.

En 1720, Madame Françoise de Pompadour, veuve de très haut et très puissant Seigneur Messire Philippe Egon Marquis de Courcillon de Pompadour, en son vivant Brigadier des armées du Roi, Gouverneur et Lieutenant général, pour Sa Majesté, de la Province de Touraine, achetait à Soisy-sous-Etiolles une propriété, partie détachée de l'ancien fief *le Jardin*, qui avait appartenu jadis à Giles Malet, le célèbre bibliothécaire et valet de chambre du roi Charles V.

La propriété que venait d'acquérir Madame la Marquise de Pompadour existe encore aujourd'hui, elle est habitée par M. L. Chevalier, Conseiller-maître honoraire à la Cour des comptes. La famille

de Pompadour est originaire du Limousin, il en est fait mention dès le xiv<sup>e</sup> siècle : en 1355, un Pompadour épouse l'unique héritière de Chanac ; en 1514, meurt Geoffroy de Pompadour qui avait été Président en la Cour des comptes, Evêque de Périgueux, du Puy, et enfin grand aumônier du roy ; le 13 octobre 1640, Jean, Marquis de Pompadour, lieutenant du roi en Limousin, épousa Marie, Vicomtesse de Rochechouart.

La Marquise de Courcillon de Pompadour, qui habita Soisy à partir de 1720, a signé à plusieurs reprises des actes sur les registres paroissiaux de Soisy ; on trouve sa signature entre les années 1727 et 1731, l'on sait, d'autre part, qu'en 1743 elle ne possédait plus la maison qu'elle avait acquise en 1720. Une histoire manuscrite de Soisy nous apprend que cette dame était morte aux environs de 1740, ne laissant qu'une fille, Marie Sophie de Courcillon de Pompadour, qui avait épousé Charles François d'Albert d'Ailly, Comte puis duc de Picquigny (1) et de Chaulnes (2).

Madame le Normant d'Etiolles, dont le château touchait presque à Soisy, savait donc fort bien que cette famille de Pompadour était éteinte, aussi obtint-elle du roi, facilement, on s'en doute, de faire siens un titre et un nom dont la prononciation harmonieuse sonnait agréablement à son oreille, et de se faire appeler à l'avenir *Marquise de Pompadour*. Elle fut de plus autorisée à prendre les armoiries de cette famille qui étaient : *d'azur à trois tours d'argent, maçonnées de sable*.

Le goût de Madame de Pompadour pour les arts et les lettres avait fait, du château d'Etiolles, le rendez-vous des artistes et des beaux esprits du temps. Voltaire, dont l'ambition égala les talents, demeura dans tous les temps son ami. Il raconte lui-même qu'il passa plusieurs mois auprès d'elle à Etiolles, pendant que Louis XV faisait la campagne de 1746 ; ce n'était pas la première fois qu'on l'y voyait. Nous reproduisons ci-après une gravure assez rare qui montre Voltaire, au château d'Etiolles, lisant son conte de *Candide* à la Marquise ; celle-ci, couchée dans son lit et vêtue d'un élégant déshabillé, paraît l'écouter avec plaisir.

Tous les poètes courtisans avaient suivi l'exemple de Voltaire, l'abbé de Bernis, Gentil-Bernard, Collé et bien d'autres encore qui

(1) Picquigny, à 10 kilomètres d'Amiens (Somme).

(2) Chaulnes, autre localité de la Somme.

y venaient, attirés par le rayonnement de l'astre nouveau. On jouait aussi la comédie à Etiolles ; le théâtre du château comptait, parmi ses acteurs, Madame de Pompadour, les ducs de Nivernais, de Duras, etc. Le Maréchal de Richelieu était un des spectateurs assidus de ce théâtre aristocratique.

Après la mort de M. de Tournehem, il n'y eut plus de fêtes à Etiolles ; la Marquise habita plus souvent Versailles où elle fut officiellement installée, en 1752, avec le titre de Dame du Palais de la Reine. Elle partageait son temps entre Versailles et Paris où elle avait acquis l'ancien Hôtel d'Evreux, devenu depuis le Palais de l'Elysée, qu'elle posséda jusqu'à sa mort et où elle avait accumulé de nombreuses collections et un merveilleux mobilier. Après elle, ses parents retirèrent des sommes énormes de sa succession ; la seule vente de son mobilier dans ses hôtels de Paris et de Versailles dura plus d'une année.

Nous avons dit que la Marquise protégeait les arts et les lettres ; elle-même était bibliophile ; la vente de sa bibliothèque fit époque et l'on en a conservé le catalogue. Il n'est pas rare de rencontrer aujourd'hui de beaux livres recouverts de maroquin avec les armoiries de la Marquise de Pompadour frappées en or sur les plats.

Elle imprima, de ses mains, en 1760, à Versailles, une tragédie de Corneille, *Rodogune*, qui fut tirée à 60 exemplaires.

En outre, elle avait formé un cabinet de pierres gravées, elle-même dessinait et gravait avec goût. Nous reproduisons plus loin une cornaline gravée qui lui est attribuée et qui porte le titre de « *le Génie militaire* ».

Il existe au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale un petit in-folio qui porte le titre suivant :

*Suite de 63 estampes (avec frontispice), gravées par Madame de Pompadour, d'après les pierres en creux, exécutées par Guay. Il est probable que la cornaline le Génie militaire, dont nous venons de parler, fait partie des 63 estampes de ce volume.*

D'après la tradition, le château d'Etioles avait été reconstruit vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, plus tard on l'avait amputé d'une de ses ailes. Il est sans caractère et sans style, et nous ne croyons pas qu'il y subsiste une partie quelconque du logis habité par la célèbre Marquise, contrairement à une légende qui a cours dans le village et qui indiquerait deux fenêtres comme étant celles de la chambre de Madame de Pompadour. Ces fenêtres feraient partie



de l'ensemble d'un bâtiment, plus ancien que le reste, il est vrai, et qui se trouve à l'opposé de la façade principale.

La Marquise de Pompadour mourut au palais de Versailles le 15 avril 1764, elle avait 43 ans; elle fut inhumée à Paris dans l'église des Capucins de la place Vendôme.

Un dessinateur s'avisa de représenter son tombeau, surmonté de son buste; à droite l'hymen sanglotait; à gauche l'amour fondait en larmes; tous deux avaient renversé leurs flambeaux. Au bas du buste, on lisait ces vers :

*Ci-git d'Etiolle et Pompadour,  
Qui charma la ville et la Cour.  
Femme infidèle et maîtresse accomplie,  
L'Hymen et l'Amour n'ont pas tort,  
Le premier de pleurer sa vie,  
Le second de pleurer sa mort.*

Après la mort de Madame de Pompadour, le château d'Etiolles resta assez longtemps abandonné, et quand il fut permis au malheureux époux de la belle marquise d'y revenir, il y mena une vie calme et tranquille, entouré de bons amis, parmi lesquels Saint-Lambert, Beaumarchais, etc. et se faisant chérir des habitants du village par sa charité. Survint la révolution qui se souvint que cet homme avait été le mari de la favorite d'un roi! C'était un crime impardonnable qu'il devait expier. Arrêté et incarcéré, il n'échappa à la mort que par miracle. Lorsqu'il recouvra sa liberté, il revint à Etiolles, mais il était ruiné ou à peu près. Il se retira à Paris, après avoir vendu son château d'Etiolles à M. Rançonnet de Noyant qui l'a habité et y est mort, dans un âge avancé, vers 1810, laissant ce domaine d'Etiolles à sa fille unique, Madame la Comtesse Douairière de Saint-Aulaire. Elle était veuve du Comte Beaupoil de Saint-Aulaire, d'une ancienne famille de Bretagne, dans laquelle entra, en 1440, la terre de Saint-Aulaire en Limousin.

Cette dame avait assisté aux horreurs de la Révolution à Paris, elle s'en était sauvée en jurant de n'y plus retourner jamais. Elle a tenu parole, et est morte plus que centenaire, dans son château d'Etiolles, sous le règne de Louis-Philippe, sans avoir jamais revu cette ville de Paris qui l'avait tant effrayée.

Celui qui écrit ces lignes l'a bien connue pour l'avoir rencontrée assez souvent dans le parc d'Etiolles, où cette vénérable centenaire se faisait promener portée par un petit âne.

A sa mort, Etiolles passa à son fils, le Comte de Saint-Aulaire, membre de l'Académie française, ambassadeur à Londres et autres capitales, Pair de France etc., homme remarquable par son esprit et l'aménité de ses manières.

Tous les membres de cette famille de Saint-Aulaire reposent aujourd'hui dans le cimetière de la paroisse d'Etiolles.

Après les Saint-Aulaire, le domaine d'Etiolles devint la propriété du Comte Waleski, ministre et favori de l'Empereur Napoléon III. Etiolles connut alors des jours plus brillants; il y eut des fêtes et des réceptions; le 9 juin 1858, l'Empereur et l'Impératrice étaient reçus au château d'Etiolles par le Comte et la Comtesse Waleski.

C'est ce dernier qui fit construire sur la Seine le pont qui relie Etiolles à la station d'Evry-Petit-Bourg, ainsi que le chemin qui donne accès au pont. Et en face de ce chemin, sur la route de Soisy, il fit, dans son parc, une ouverture, fermée par une belle grille, qui lui permit d'aller de son château à la station en quelques minutes.

L'Empire passa, les Waleski aussi, et la terre d'Etiolles se démocratisant, devint la propriété d'un sieur Violet, gros entrepreneur de constructions à Paris; ce fut lui qui construisit l'Opéra. Cette période fut sans éclat et ne dura pas longtemps; Etiolles tomba ensuite entre les mains d'un financier, M. Gellinard, que les journaux ont affublé du titre de général, lorsque, dernièrement, fut faite la vente du mobilier du château, avant sa démolition.

Cette vente est toute récente, elle eut un certain succès, car ceux qui en étaient chargés avaient, par une habile publicité, mis en vedette le nom de Madame de Pompadour. Aussi les marchands et les curieux accoururent et les enchères furent chaudement disputées. Quelques objets mobiliers, bergères, fauteuils, tables etc., et cinq tableaux produisirent plus de 33.000 frs.

Maintenant le mobilier est dispersé, le château abattu; de tant de grandeurs et de magnificences disparues, il ne reste plus rien que le souvenir, et ce n'est point sans tristesse que l'on répète ce vieil adage, *sic transit gloria mundi*.

A. DUFOUR,  
Bibliothécaire Archiviste  
de la ville de Corbeil.

---